

« L'hybridité : pratiques et perspectives »

Présentation des Actes des Journées doctorales du labo Litt&Arts 2020

Pour la cinquième année consécutive, les doctorant·e·s du laboratoire Litt&Arts ont pu organiser, les 29 et 30 septembre 2020, leurs journées doctorales, consacrées cette année à l'hybridité, tant du point de vue des pratiques dans la recherche et les champs littéraire et artistique, que des perspectives que ces gestes hybrides dessinent.

Alors que les journées étaient prévues pour la mi-avril puis ont été reportées du fait de la situation sanitaire, nous avons eu la chance de pouvoir maintenir ces deux jours de rencontres et de discussions entre jeunes chercheur·se·s, et de nous réunir à l'Université Grenoble Alpes, masqué·e·s mais bien présent·e·s. Après un confinement durant lequel nous avons tou·te·s pu mesurer combien les discussions et le partage entre collègues constituaient bien une dimension essentielle de notre travail, il nous semblait d'autant plus important de rendre possible la tenue de ces journées. La publication numérique des actes nous permet de prolonger cet espace de dialogue, et nous remercions vivement notre collègue doctorante, Anaïs Tillier, d'avoir rendu possible la mise en ligne et la valorisation de ces différents travaux.

*

La notion d'hybridité et son emploi dans la recherche en littérature et en arts ne cessent d'interroger, comme le soulignent les séminaires, journées d'études et revues consacrés à ces questions depuis les dix dernières années¹. Issu du domaine de la biologie, le terme « hybride » signifie initialement, selon le *Petit Robert*, ce qui « provient du croisement de variétés, de races, d'espèces différentes ». Venant du latin *hybrida*, qui signifie « bâtard, de sang mêlé », le mot évoque l'impureté, voire le monstrueux. Par extension, « hybride » désigne communément ce qui est « composé de deux éléments de nature différente anormalement réunis » et ce qui « participe de deux ou plusieurs ensembles, genres, styles ». Si la notion d'hybridation se concentre sur le processus en lui-même, le terme d'hybridité nous invite, lui, à considérer également le résultat de ce croisement.

Le terme d'hybridité est donc étymologiquement lié à la transgression de la norme, à ce qui s'écarte de l'ordre naturel. Mais il peut aussi facilement recouvrir une signification plus vague de « mélange », au même titre que d'autres notions fréquemment employées dans la recherche en littérature et en arts, telles que celles d'hétérogénéité, de disparate ou encore de

¹ On pense, notamment, au séminaire MARGE de l'Université Lyon 3 consacré, en 2015-2016, à "L'hybridité", conclu par une journée d'études, "Littératures et arts contemporains : l'hybridité à l'œuvre", organisée en juin 2015 et dont les actes ont été publiés en 2016, dans le cadre du numéro 33 de la revue *Babel. Littératures plurielles*. On se réfère aussi au séminaire doctoral de l'Université Paris Est Créteil consacré, en 2016-2017, à "L'hybride et la littérature" et conclu lui aussi par une journée d'études en juin 2017.

métissage. L'hybridité a toutefois ceci de spécifique qu'elle implique une essentielle mobilité, une instabilité qui favorise la reconfiguration permanente, le maintien dans le devenir et la multiplicité. Il y va toujours d'une interaction dynamique entre les différents éléments réunis, de sorte que l'hybridité échappe à toute réification normalisante².

En choisissant ce thème, nous voulions donc proposer aux jeunes chercheur·se·s en littérature et en arts de réfléchir à la pertinence et à la valeur heuristique de l'emploi de cette notion d'hybridité, issue des sciences, dans les domaines littéraire et artistique. Le projet était à la fois d'en préciser les significations, dans la recherche comme dans le champ de la création, d'en déplier les présupposés et les implications, tant sur le plan scientifique et artistique que philosophique et politique, et d'en étudier enfin les formes d'expression, en arts et dans la littérature.

Ce champ de réflexion est particulièrement large, et à dessein. Il s'agit moins, ici, de proposer des perspectives inédites que de faire un nouvel état de la recherche sur ces questions, trois ans après la dernière grande journée d'études consacrée à cette problématique. Surtout, les actes de ces journées doctorales sont l'occasion, pour les jeunes chercheur·se·s en littérature et en arts qui y ont participé – et que nous remercions à nouveau vivement ici – de réfléchir à leur propre objet de recherche sous l'angle spécifique de l'hybridité, afin de mesurer les apports, les décalages, et les nouvelles perspectives ouvertes par une telle démarche.

*

Ces actes s'ouvrent autour de la question de l'hybridité textuelle entendue à plusieurs échelles, qu'elle soit notamment linguistique ou générique. L'analyse des usages littéraires de cette notion, qui devient également un précepte d'écriture, nous conduit à prendre en compte la dimension politique, sociale et culturelle qu'elle charrie dans son sillage. Les auteurs contemporains s'emparent avec force de ces pratiques, comme en témoigne l'article de Sabine Gamba qui analyse les phénomènes de polygraphie et d'intermédialité chez Wajdi Mouawad. Les différentes formes d'hybridation explorées par l'artiste sont mises au service d'une littérature qui revendique la pluralité des cultures et de ses influences, une esthétique basée sur une logique de métissage riche de significations. Le développement proposé par Paterné Makounga Nzamba se concentre, quant à lui, sur le cas signifiant des titres dans la littérature gabonaise du XX^e siècle. Ces derniers témoignent d'une imbrication entre le français, hérité de l'ère coloniale, et les dialectes locaux, un agencement qui rend compte tout à la fois de l'histoire du pays et de l'affirmation d'une langue littéraire propre. La question de l'hybridité textuelle n'est toutefois pas l'apanage des littératures contemporaines. Comme le démontre Simon

² Sur cette mobilité inhérente à la notion d'hybridité, voir notamment Bernard Andrieu, « L'hybridation est-elle normale ? », ERES, *Chimères* 2011/1 n°75, p. 17-32, [en ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2011-1-page-17.htm>, consulté le 18 novembre 2019.

Albertino à travers son étude du conte littéraire russe, la période romantique s'est appropriée un grand nombre d'éléments des contes populaires, de tradition orale, pour construire toute une mythologie, un socle culturel majeur pour la Russie. Mais le genre du conte est en réalité difficile à circonscrire, cherchant ses inspirations dans différents espaces littéraires, entremêlant les motifs et les personnages pour le plus grand plaisir des lecteur·ice·s. Le mélange est donc à nouveau un principe de composition, qui permet l'écriture et la réécriture d'un imaginaire fondateur.

Le mélange et la réécriture trouvent aussi un lieu d'expression particulièrement fertile au sein de l'art contemporain. Que ce soit du point de vue des sujets abordés et représentés – monstres, chimères ou autres objets organiques non identifiés – que des médias et des techniques employées par les artistes pour les figurer – intermédialité, retouche numérique ou bien encore introduction de matériaux vivants – l'hybridité trouve là un terrain de jeu privilégié. C'est le cas de cette série de tableaux peints par l'artiste hispano-cubain Felipe Alarcón Echenique à partir du dernier roman de Cervantès, et dont Gislain Arnaud Essome Lele montre le caractère profondément métissé. Se saisissant de la trame narrative du *Persiles* et des codes esthétiques du Siècle d'Or espagnol, le peintre y entremêle les références à d'autres aires culturelles et à d'autres époques pour mieux relire l'œuvre et interroger nos représentations occidentales. C'est aussi le cas de l'artiste plasticienne Patricia Piccinini dont Vincent Lecomte analyse les créations chimériques. Entre réel et fiction, humanité et animalité, ses photographies et ses installations viennent brouiller les frontières, pour questionner les excès de la science, les travers de la société de consommation et notre place au sein du vivant. Lui-même artiste, Vincent Lecomte a fait entendre durant ces journées une création originale, "Le Silence des sirènes", que nous sommes très heureux·ses de pouvoir proposer à nouveau ici. Adaptation électro-acoustique d'un texte de Franz Kafka lu par la comédienne Dominique Chenet, la pièce est un véritable palimpseste sonore où se mêlent la voix humaine, les sons de la nature et le bruit des machines.

La question des corps hybrides et de leurs représentations occupe, sans surprise, une place importante, dans la mesure où la figure du monstre apparaît comme l'une des formes d'expression les plus directes de l'hybridité dans les œuvres. Il est frappant de mesurer combien c'est avant tout le corps féminin qui, envisagé par des hommes, apparaît comme un corps hybride ou devient le support de multiples processus d'hybridation. Hélène Jager étudie ainsi la porosité de la frontière entre le sein et la mamelle dans des sources iconographiques allant du XIII^e au XV^e siècle, pour mesurer combien le prisme de la maternité y favorise une rencontre entre la femme et l'animal. Jeannie Croset s'intéresse, pour sa part, à la poésie satirique de Charles de Sigogne : la dénonciation de la perfidie féminine passe, chez ce poète du début du XVII^e siècle, par la reprise de *topoi* baroques et la figuration particulièrement crue de femmes monstrueuses. Mais son étude questionne la justification prétendument moraliste de l'agressivité

de la parole satiriste, qui peut aussi apparaître comme un prétexte à la création d'images pornographiques et misogynes. Erika Padova, qui étudie les rapports entre création esthétique et réalité chez Villiers de L'Isle-Adam, Oscar Wilde et Gabriele d'Annunzio, montre comment, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, ces trois auteurs passent par la création de nouvelles figures idéales de nature hybride, féminines mais aussi masculines, afin de répondre, par le disparate, à la perte de l'unité classique du « Beau », du « Bien » et du « Vrai ».

La représentation des corps monstrueux est envisagée ensuite dans une époque plus contemporaine, à travers les études de Célia Mugnier et de Pierre Bas, qui portent respectivement sur deux sphères culturelles dont l'opposition hégémonique aura marqué la deuxième moitié du XX^e siècle. Célia Mugnier met en lumière la portée politique et la signification socio-culturelle des divers types de monstres qui, depuis la chute de l'URSS, ont proliféré dans la littérature post-soviétique, notamment dans le genre de l'anti-utopie. Pierre Bas s'intéresse, lui, aux héros hybrides du cinéma hollywoodien : il montre combien la grande variété de ces représentations permet aux spectateur·ice·s, *via* une confrontation à l'altérité, de s'interroger sur ce qui constitue leur humanité.

C'est en se plaçant, enfin, au croisement de différents domaines de recherche et de supports artistiques apparemment dissemblables, que l'hybridité apparaît comme une clef de lecture fructueuse. Elle permet d'interroger à la fois l'intermédialité mise en œuvre par certains dispositifs artistiques, l'hybridité de ces objets du fait de leur nature hétérogène et des visées plurielles de leur création, et enfin l'interdisciplinarité nécessaire à leur étude. Marie-Laure Delaporte étudie ainsi les diverses modalités de la rencontre entre jeu vidéo et art contemporain dont témoignent de nombreuses œuvres depuis les années 1990, et s'intéresse aux nouveaux enjeux mis en lumière par ce croisement entre médium vidéoludique et acte artistique. Son article propose, entre autres, une réflexion sur la portée politique de ces œuvres qui utilisent, détournent et réemploient l'un des médias de culture de masse les plus industrialisés, afin de dénoncer les dérives politico-militaires et socio-économiques de la société de consommation. Maddalena Napolitani interroge, pour sa part, le croisement des disciplines en s'inscrivant à la fois en histoire de l'art et en histoire des sciences, avec l'étude des collections minéralogiques de l'École des Mines de Paris et de leur histoire. Ces collections, présentées elles-mêmes comme des objets hybrides, sont mises au centre de sa réflexion, qui porte sur leurs caractéristiques scientifiques, artistiques, économiques et politiques. Mais l'article s'attache également à questionner la notion d'interdisciplinarité et les problématiques spécifiques que ce cadre hybride favorise dans la recherche. Adèle Yon, enfin, envisage les enjeux propres à l'hybridité du point de vue du film industriel, en s'intéressant notamment aux archives de l'entreprise Saint-Gobain. Elle s'interroge sur l'hybridité du film de commande des années 1950 à 1980, au croisement entre œuvre artistique expérimentale et film fonctionnel à vocation

publicitaire. Sa réflexion porte aussi sur les enjeux de conservation de ces objets cinématographiques singuliers, situés à la frontière des champs artistiques et commerciaux.

*

On le voit, la variété des époques mais aussi des aires géographiques et culturelles considérées ici, la diversité des matériaux envisagés et la pluralité des démarches d'analyse mis en œuvre, soulignent la fécondité manifeste de cette notion d'hybridité dans le champ de la recherche actuelle – fécondité qu'à travers la publication de ces actes, nous sommes très heureux·ses d'accompagner.

Arthur Pétin, Camille Page, Sam Rachebœuf, Léa Andréolély
Université Grenoble Alpes, UMR Litt&Arts